

« Je sortais tout le temps en Belgique »

Le rôle de la fête dans une trajectoire de mobilité sociale

Garance Clément

DANS **SOCIÉTÉS CONTEMPORAINES** 2019/3 N° 115 , PAGES 65 À 91

ÉDITIONS **PRESSES DE SCIENCES PO**

ISSN 1150-1944

ISBN 9782724636130

DOI 10.3917/soco.115.0065

Date de mise en ligne : 13/02/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-societes-contemporaines-2019-3-page-65?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

« Je sortais tout le temps en Belgique. »

Le rôle de la fête dans une trajectoire de mobilité sociale

Garance Clément¹

L'article porte sur les effets de la fréquentation d'espaces festifs internationaux (ici des bars, des salles de concerts et des boîtes de nuit situés en Belgique) dans la trajectoire d'une femme ayant connu différents déplacements sociaux, des classes populaires vers les classes moyennes et supérieures. L'analyse s'appuie sur le cas d'Amina Messaoudi, née en 1959 dans une ancienne ville industrielle du nord de la France, d'un père ouvrier du textile et d'une mère nourrice, tous deux originaires d'Algérie. L'article replace les expériences festives dans une biographie familiale, étudie les propriétés des lieux festifs fréquentés et examine les dispositions qui y sont incorporées et actualisées. En adoptant une perspective biographique, il montre que la fête offre une opportunité de faire fructifier un capital culturel hérité, mais relativise aussi le poids de l'éclectisme social et culturel dans les trajectoires de mobilité sociales féminines. Si les espaces récréatifs et culturels nocturnes constituent bien des cadres de socialisation, leur rôle transformateur reste limité. D'une part, les sorties festives n'ouvrent un horizon social que lorsqu'elles permettent l'activation de dispositions déjà acquises au cours de l'enfance. D'autre part, la « fragilité » de la mobilité sociale initiée par les sorties montre que l'accumulation d'un capital culturel non certifié peut accompagner une forme d'illusion promotionnelle, lorsqu'elle ne s'appuie pas sur une base objective pour confirmer la pente ascendante de la mobilité.

Mots-clés : Pratiques festives – Mobilité sociale – Femmes – Socialisation – Capital culturel

"I would always go out in Belgium." The Role of Parties in a Path of Social Mobility

This paper questions the way attending international social events (in bars, concert halls and clubs) affects the trajectory of a woman who moved away from the working class to reach the middle and higher class. It builds on the case of Amina Messaoudi, born in 1959 in a Northern French industrial city, daughter of a textile worker and a nanny, both originating from Algeria. Carrying out the sociology of a unique case helps underlying the social conditions that make festive events an opportunity for social mobility. It shows that parties give an opportunity to make inherited resources flourish but also brings a more nuanced picture on the power of cultural and social eclecticism in feminine upward mobilities. First, parties only open new social horizons because they allow for the activation of dispositions already acquired during childhood. Second, the fragility of the social mobility initiated by parties indicates that accumulating uncertified cultural capital can lead to a kind of promotional illusion.

Keywords: Partying – Social mobility – Women – Trajectory – Socialization – Cultural capital

1. Laboratoire de Sociologie Urbaine (Lasur), École Polytechnique Fédérale de Lausanne, garanceclement@googlemail.com

Les travaux sur la relation entre milieu de vie et socialisation tendent souvent à montrer que les individus héritent des propriétés sociales de leur quartier d'origine (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1989). L'accent mis sur la « force de rappel » du quartier (Authier, 2007) fait ainsi de l'espace l'une des dimensions de la reproduction sociale. Cet article discute au contraire du rôle de l'espace dans la production d'« irrégularités sociales » (Mercklé, 2005).

L'analyse s'appuie sur le cas d'Amina Messaoudi², née en 1959 dans une ancienne ville industrielle du nord de la France, d'un père ouvrier et d'une mère nourrice, tous deux originaires d'Algérie. Sa trajectoire est marquée par des sorties répétées à la fin de l'adolescence dans des bars, des salles de concert et des boîtes de nuit fortement imprégnés d'une culture rock et situés dans les communes voisines de Belgique. L'immersion d'Amina dans ces espaces au recrutement socialement hétérogène et international a constitué une forme de tournant biographique et contribué à une ascension sociale improbable au regard des difficultés structurelles auxquelles les filles d'ouvriers font face dans la région à partir des années 1950. Dans un contexte où les chances de félicité offertes par le marché de l'emploi se réduisent et la ségrégation socio-spatiale se renforce, les pratiques festives hors du quartier d'origine peuvent-elles constituer une voie de promotion sociale féminine ? Tiré d'une enquête sur les trajectoires de mobilité sociale dans l'espace transfrontalier lillois (voir encadré), ce cas invite à se demander comment des expériences de socialisation festive s'articulent aux dispositions héritées du milieu d'origine pour offrir les conditions d'un reclassement social.

La socialisation aux et par les sorties festives est peu prise en compte dans les trajectoires de femmes, en particulier lorsque celles-ci sont d'origine populaire et descendantes d'immigré-e-s³. La mobilité sociale des filles d'immigré-e-s est souvent dépeinte sous l'angle de la réussite scolaire, présentée comme une voie d'émancipation vis-à-vis d'un milieu familial enfermant. Or ce prisme peut contribuer à invisibiliser d'autres conditions de possibilité de la mobilité sociale moins conformes au modèle de l'« émancipation-intégration » promu au sein de la société française (Belhandouz, 2005 ; Lagier, 2016). Cet article s'ajoute toutefois aux récents travaux qui restituent les expériences festives de filles d'immigré-e-s,

2. Les noms et prénoms ont été modifiés en tentant de respecter leur origine géographique et leur occurrence en France pour la génération concernée.

3. Cette catégorie construite par les sciences sociales et les politiques publiques dans le contexte d'une approche statistique des migrations et de l'intégration n'est pas satisfaisante car « elle ne fait que pérenniser un statut censé être transitoire entre l'étranger et le "naturel" » (Guénif-Souilamas, 2005a, p. 392). Nous l'employons ici pour souligner le fait que la socialisation étudiée s'opère à la fois dans un contexte familial marqué par la migration et dans un contexte national marqué par la colonisation et le traitement différencié des populations identifiées comme immigrées.

que ce soit en France (Lemerrier, 2010), dans le pays d'origine de leurs parents (Bidet, 2018) ou à travers les pratiques de tourisme international⁴.

À la différence d'institutions cherchant explicitement à façonner la jeunesse féminine (Monay, 2018), les lieux festifs évoqués ici sont des espaces récréatifs semi-ouverts au recrutement mixte et fluctuant, proches des cercles « réservés » que fréquentent les classes supérieures, mais prolongeant aussi certaines sociabilités populaires longtemps assurées par les bals (Bozon et Héran, 1988). Leur sélectivité économique est relativement faible, de même que « l'effet dissuasif qu'exercent certaines règles de comportements propres à l'institution » (Bozon et Héran, 1988). Parce qu'associées à des comportements hédonistes et à la recherche d'un « défoulement » (Lahire, 2004), les salles de concert et les boîtes de nuit sont rarement considérées comme des arènes culturelles légitimes. Elles s'accompagnent d'une appropriation « fonctionnelle » de la musique et d'une pratique peu codifiée de la danse, en opposition au goût « pur » pour un genre musical (Coulangeon, 2010). Le progressif développement d'un « éclectisme cultivé » (*ibid.*) chez les classes supérieures à partir des années 1960 – en particulier en matière de goût musical – a pu contribuer à rapprocher dans ces lieux des groupes de fêtard.e-s se côtoyant habituellement peu. L'analyse des effets du rapprochement d'univers sociaux très différents montre que la fréquentation des classes supérieures participe à la formation de nouveaux goûts et à l'adoption de nouvelles pratiques (Beaumont, 2017). L'acquisition d'un « capital culturel non certifié »⁵ peut par ailleurs favoriser l'insertion dans une diversité de milieux sociaux (Bernard, 2012). Si la fête semble relever de ces mécanismes, on peut toutefois se demander dans quelle mesure elle n'entretient pas aussi une forme d'illusion promotionnelle. Au-delà de l'accès à une pluralité d'univers sociaux, il s'agit donc d'analyser concrètement la portée transformatrice de la fête dans un contexte socio-historique de forte exposition des femmes au déclassement.

Dans un premier temps, l'article se concentre sur les conditions dans lesquelles les pratiques festives ouvrent un nouvel horizon social, en les situant dans le contexte roubaisien et la biographie d'Amina. Dans un deuxième temps il traite de la socialisation à la

4. Voir notamment la thèse en cours d'Anissa Ouamrane sur les pratiques touristiques des jeunes Français.e-s racisé.e-s en Thaïlande.

5. Pour Lise Bernard (2012, p. 69), le capital culturel non certifié se présente sous deux formes : « Dans un sens restreint, [il] renvoie à un fonds culturel familial, à des façons d'être, des connaissances et des savoirs socialement sélectifs- [Il] fait aussi référence, dans un sens plus large, à des ressources culturelles acquises au cours d'expériences socialisatrices hétérogènes et pouvant servir d'appui à la réussite économique. »

Une enquête sur des trajectoires de mobilité sociale à l'échelle transfrontalière

Le cas analysé est tiré d'une enquête conduite entre 2012 et 2017 sur les trajectoires résidentielles et sociales de Français·e·s originaires de l'agglomération lilloise et parti·e·s vivre dans les communes attenantes de Belgique (Clément, 2018). La recherche visait à comprendre les ressorts et les effets sociaux de comportements qui consistent à « migrer près de chez soi » dans un territoire marqué par la désindustrialisation et une importante ségrégation socio-résidentielle. L'enquête par entretiens auprès de membres des classes moyennes⁶, de personnes de leur entourage et d'acteurs du territoire (n = 68), a montré que les pratiques festives se déroulant en Belgique jouent un rôle particulièrement important dans la construction d'un rapport familial à un univers culturel différent (bien que travaillé par des dynamiques socio-économiques semblables) et interviennent dans la formation de relations amicales et amoureuses orientant ensuite les choix résidentiels et professionnels.

Au cours de cette enquête, Amina Messaoudi, rencontrée par l'intermédiaire de sa fille, est devenue une informatrice précieuse pour comprendre les transformations locales de la vie roubaisienne⁷, dont est originaire une part importante de mon échantillon. Alors que dans certaines familles installées dans l'agglomération lilloise depuis plusieurs générations, la fréquentation de la Belgique paraît tellement banalisée qu'elle est passée sous silence, la place particulière de ces pratiques dans la biographie d'Amina et la richesse des matériaux collectés auprès de son entourage (figure 1) m'ont incitée à appréhender sa trajectoire comme un cas pertinent pour étudier dans le détail le rôle transformateur de la fête aux frontières.

fête et par la fête, en examinant comment des dispositions incorporées au cours de l'enfance sont activées et renforcées par des expériences festives. Enfin, la troisième partie traite des effets de cette socialisation festive à long terme et conclut sur les limites de l'acquisition d'un capital culturel non certifié par des pratiques récréatives.

Appréhender la socialisation festive à partir d'un cas

Entreprendre la sociologie d'un individu ou d'un groupe familial pour soulever des questions plus générales présente plusieurs difficultés. Premièrement, la richesse des entretiens conduits avec Amina et les membres de sa famille faisait courir le risque de maintenir la chercheuse dans un état d'empathie ou de fascination pour l'enquêtée. Le matériau biographique constituant un « travail de mise en cohérence biographique » (Mercklé, 2005) opéré par les enquêté·e·s, l'analyse risquait de se résumer à une restitution de la sociologie d'Amina par Amina elle-même. Ensuite, si Amina et moi avons échangé depuis des positions de femmes, nos interactions

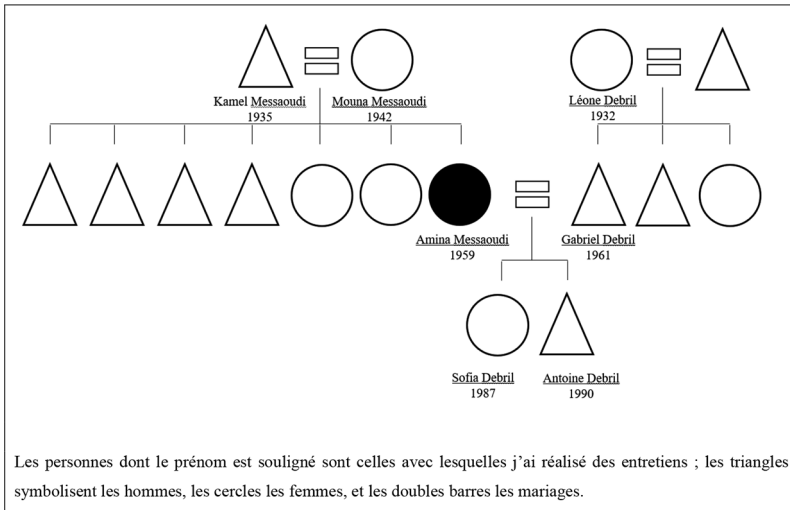
6. L'échantillon comprend 19 femmes et 13 hommes âgés de 27 à 78 ans, majoritairement d'origine ouvrière et appartenant au moment de l'enquête aux fractions basses des classes moyennes (il s'agit surtout d'employé·e·s et de professions intermédiaires du secteur public, à l'exception de quelques cadres du privé).

7. Ces transformations sont désormais très finement analysées par les travaux des collectifs de recherche Rosa Bonheur (2019) et Degeyter (2017).

se sont aussi inscrites dans des relations asymétriques en termes d'appartenance sociale et d'expérience de la racialisation, elle se décrivant comme « Algérienne » et « Maghrébine », moi comme « Française » et « blanche ». Ici, mon appréhension située des matériaux pouvait au contraire conduire à une analyse trop interprétative de sa trajectoire et de ses expériences subjectives, renforçant le prisme de l'exceptionnalité ou de l'« altérité radicale » par lequel les chercheur·e·s blanc·he·s abordent souvent les trajectoires de femmes racisées (Lépinard et Mazouz, 2019).

L'enjeu était alors d'échapper à l'alternative entre consolider et invalider le récit d'une félicité « hors-normes », pour étudier les conditions du repositionnement social objectif et subjectif de l'enquêtée. En recoupant les différents matériaux biographiques recueillis auprès de son entourage avec des enquêtes de portée plus générale sur le contexte socio-historique de sa jeunesse, « un modèle d'intelligibilité » de la « singularité sociale incorporée » (Giraud *et al.*, 2014) a pu être progressivement construit. Une diversité de sources permettant d'objectiver le cadre socialisateur d'Amina a ainsi été mobilisée au fil de l'article : archives renseignant les espaces festifs de l'époque, données sur le groupe social d'origine, monographies décrivant la structure sociale de l'agglomération lilloise et des communes belges voisines. La trajectoire d'Amina éclaire à la fois la vie d'une femme ordinaire de Roubaix et un ensemble de mécanismes sociaux qui structurent le champ des possibles des familles ouvrières et immigrées (Beaud, 2018).

Figure 1
Schéma de parenté d'Amina



■ La fête transfrontalière, une fenêtre d'opportunité sociale

Un groupe social d'origine très exposé à la précarité

Jusqu'aux années 1970, l'organisation de Roubaix est entièrement tournée vers la productivité des usines de textile (collectif Rosa Bonheur, 2019). La ville doit sa structure matérielle et sociale particulière à sa position frontalière. Le développement capitaliste de

cette industrie dans le nord de la France au cours de la deuxième moitié du XIX^e siècle s'est en effet largement nourri des réserves de main-d'œuvre quittant les terres agricoles de la Flandre belge (Lentacker, 1973). Roubaix est particulièrement concernée par ces migrations et connaît une urbanisation rapide sous la forme de secteurs d'habitat très denses. Après la Seconde Guerre mondiale, la composition sociale de la ville évolue. Les flux d'ouvriers en provenance de Belgique diminuent fortement et l'immigration au sein de l'agglomération lilloise se diversifie. La population née en Algérie devient le troisième groupe d'immigrés le plus représenté après les Polonais et les Belges (Rainhorn, 2008). Les immigré-e-s algérien-ne-s reçoivent un encadrement particulier de la part des administrations locales qui pratiquent puis prolongent des formes de catégorisation coloniales en contournant le statut juridique de la nationalité, catégorisation qui persiste pour partie après l'indépendance de l'Algérie (de Barros, 2005). Le traitement différencié des populations immigrées se traduit également par leur difficulté d'accès aux logements sociaux et à leur surreprésentation dans les quartiers de maisons de courée⁸. Cette spécialisation sociale amène progressivement à les identifier aux bidonvilles, et justifie le démarrage des premières opérations de rénovation urbaines dans les années 1960.

Kamel Messaoudi, le père d'Amina, quitte l'Algérie pour Roubaix au milieu des années 1950, à la suite de deux de ses frères déjà installés dans le Nord. Il a alors 20 ans et occupe un poste d'ouvrier spécialisé dans l'usine de La Lainière. Quelques années plus tard, la mère de Kamel organise son mariage avec Mouna, par l'intermédiaire d'une parente éloignée. Mouna rejoint Kamel en 1959, à l'âge de 17 ans et enceinte de sa première fille Amina. Mouna aura ensuite 6 enfants. Elle n'occupera un emploi rémunéré qu'à partir de son divorce en 1980. Jusque-là, la famille habite une maison de courée, ce qui la place en bas de la hiérarchie résidentielle locale, dans des conditions de vie particulièrement précaires.

Ces conditions sociales d'origine paraissent d'autant plus déterminantes pour Amina qu'elle grandit dans un contexte de désindustrialisation et de recul des chances de promotion sociales. Née au tournant des années 1960, elle appartient en effet à une génération globalement défavorisée par rapport à celle des baby-boomers nés entre la fin de la Seconde Guerre mondiale et le début des années 1960. La reproduction sociale a tendance à s'intensifier tandis que les niveaux de salaire se dégradent, l'accès à la propriété devient plus difficile et les risques de chômage augmentent (Peugny, 2014).

8. Il s'agit de petits logements composés le plus souvent de deux pièces, ne disposant pas d'équipements sanitaires individuels et s'alignant autour d'un espace extérieur commun.

Dès les années 1950, l'agglomération lilloise a par ailleurs entamé un processus de désindustrialisation qui se traduit par « un recul conjugué de l'emploi industriel et de la part de l'industrie dans l'emploi » (Miot, 2012, p. 35). Si la désindustrialisation concerne l'ensemble de la classe ouvrière, les populations immigrées qui constituaient une grande part de la main-d'œuvre sont particulièrement touchées. Alors que les ouvrier·e·s belges et polonais·e·s resté·e·s en France ont plutôt connu des trajectoires sociales ascendantes, les immigré·e·s algérien·ne·s subissent plus fortement les conséquences du déclin de l'industrie textile.

Le développement d'une scène festive transfrontalière

L'impressionnant développement de l'industrie du textile à Lille, Tourcoing et Roubaix semble avoir éclipsé dans les recherches françaises les phénomènes plus discrets se déroulant de l'autre côté de la frontière. Dès le milieu du XIX^e siècle, les communes frontalières belges connaissent elles aussi un important développement industriel et urbain, qui donne naissance à un milieu culturel dynamique. Les dancings se multiplient au cours des années 1930 dans le prolongement des bals populaires d'avant-guerre. Au cours des années 1960 se forme une scène musicale par laquelle transitent des artistes puis des disc-jockeys arrivant d'Angleterre pour rejoindre Bruxelles. Les cinémas diffusent des westerns américains jusqu'à 23 heures et des salles de concert se créent, pour accueillir autant des artistes locaux que de nouvelles figures musicales venues de l'étranger. Depuis l'entre-deux-guerres, la ville de Roubaix voit elle aussi fleurir de nombreux lieux de sociabilité et de divertissement populaires (Lentaker, 1973). Les espaces récréatifs qui émergent restent cependant très tournés vers la culture française. Il n'existe pas non plus de véritable boîte de nuit jusque dans les années 1990. Ce n'est ni Roubaix ni Lille qui attirent les dj et musiciens les plus en vogue mais la ville wallonne de Mouscron, où se construit une forte culture internationale. Cette attractivité nouvelle découle entre autres de la création par deux habitants de la ville d'un label de disque qui participera au lancement de plusieurs « tubes » mondiaux. Un relais de poste du XVI^e siècle est également transformé en salle de concert. Rebaptisé le Twenty Club, il se présente comme « un dancing jeune, pour les jeunes » (Coghe, 2001). Il devient un lieu de sortie incontournable pour les amateurs de rock et contribue à faire de la ville une scène musicale de renom.

Dès la fin du XIX^e siècle, la création de cafés et de bals a généré un accroissement des mariages mixtes franco-belges dans les communes frontalières (Lentaker, 1973). La multiplication des lieux

de sociabilité continue par la suite de créer les conditions de rencontres entre Français et Belges. Du fait de politiques fiscales différenciées de part et d'autre de la frontière, les bars et les clubs belges offrent aussi des sorties moins coûteuses, ce qui contribue à attirer un ensemble de jeunes n'ayant pas encore d'autonomie financière. Le versant belge de l'espace festif est à la fois plus proche, plus animé et moins sélectif que le centre-ville lillois. Cet espace obéit toutefois à sa propre hiérarchie sociale et culturelle. En Flandre néerlandophone, où les années 1980 marquent une période de forte croissance économique qui contraste avec le déclin industriel que connaissent l'agglomération lilloise et la Wallonie, une classe d'entrepreneurs du textile participe à la création d'un milieu plus exclusif attirant certaines fortunes françaises et flamandes.

La fête transfrontalière, pivot d'une trajectoire de mobilité

Au vu des transformations structurelles de l'espace roubaisien et de son milieu d'origine, la trajectoire d'Amina s'apparente à une mobilité sociale dérogoire. Le travail d'enquête mené à Roubaix par le collectif Rosa Bonheur (2019) fait apparaître les conséquences sociales de la désindustrialisation pour les femmes de la génération d'Amina : les filles d'ouvriers immigrés rencontrées sur le terrain ont en commun d'avoir été progressivement écartées du travail salarié et d'avoir reconverti leurs ressources dans un « travail de subsistance » ancré localement. Au moment de notre rencontre, Amina est âgée de 51 ans et occupe une position résidentielle et sociale qui signale au contraire son appartenance aux classes moyennes. Elle a quitté Roubaix et a fait l'acquisition d'une maison de ville au sein d'un quartier socialement mixte de la commune voisine. Elle a occupé pendant une dizaine d'années un poste de modéliste dans une entreprise locale, soit une profession qualifiée et située à un niveau intermédiaire dans la hiérarchie de la production textile. Elle possède sa voiture qu'elle utilise presque quotidiennement. Son intérieur témoigne d'un goût pour les objets anciens achetés chez des antiquaires ou dans des brocantes. Elle évoque des pratiques culturelles comme les voyages ou la fréquentation d'espaces de loisirs roubaisiens qui remplacent les centralités ouvrières de son enfance (par exemple une piscine municipale reconvertie en musée ou la Condition Publique, ancienne usine accueillant aujourd'hui des concerts et des conférences).

La sociologie a souvent souligné la place qu'occupe l'école dans le reclassement social des enfants d'immigré.e.s algérien.ne.s, en particulier pour les filles (Santelli, 2009 ; Beaud, 2018). L'accès aux études ne dépend pas tant de la position professionnelle des parents

que des caractéristiques sociales des familles avant l'émigration, en particulier du capital culturel et scolaire des parents en Algérie avant la migration (Zéroulou, 1988). Si nos matériaux sont très lacunaires en ce qui concerne le père d'Amina, nous savons que sa mère, Mouna, bien qu'originnaire d'un village agricole, a grandi en milieu urbain à Alger et appris le français durant l'enfance. Elle dispose de ressources linguistiques à transmettre à ses enfants et a déjà fréquenté des milieux sociaux mixtes au cours de son adolescence. Les contraintes financières qui pèsent sur la famille et la position d'aînée qu'occupe Amina ne favorisent cependant pas la mise en place d'une « éducation propice au projet de promotion sociale » (Santelli, 2009, p. 182). Amina décrit au contraire un parcours scolaire « chaotique », interrompu par le retour d'une partie de la famille en Algérie.

À partir de ses 18 ans, au tournant des années 1980, plusieurs facteurs vont se combiner pour lui faire connaître différents déplacements sociaux. D'abord, le directeur du collège qu'elle fréquente avec sa sœur, plus jeune d'un an, remarque qu'elles font toutes deux preuve d'une grande aisance sociale et propose de les aider à s'inscrire en CAP. Amina choisit la couture et sa sœur le secrétariat. Ce parcours et le titre scolaire vont retarder leur entrée dans le monde professionnel de deux ans et permettre à chacune d'elles de gagner un revenu stable pendant les années qui suivent. Amina débute à l'usine, puis est engagée comme serveuse dans la restauration rapide. Les deux sœurs passent leur permis de conduire et commencent à développer des pratiques de loisir et de consommation autonomes. La prise d'indépendance économique et la disponibilité biographique qu'elle confère participent d'une entrée dans la vie adulte en décalage avec la logique d'« installation » qui caractérise les milieux ouvriers de l'époque (Galland, 1984)⁹. Tout continuant à habiter chez Mouna, elles commencent à fréquenter les milieux festifs belges. C'est le deuxième facteur qui participe de leur progressif éloignement des classes populaires. Amina et sa sœur, accompagnées de deux de leurs amies, se rendent régulièrement de l'autre côté de la frontière, dans des quartiers accessibles en quelques minutes de voiture. Ces pratiques ouvrent l'accès à de nouveaux milieux sociaux, plus mixtes et plus internationaux que les cafés roubaisiens. L'insertion dans les milieux festifs belges s'écoule sur plusieurs années et se déroule à la fois en Flandre et en Wallonie, jusqu'à se formaliser par la rencontre amoureuse entre Amina et un homme issu des classes supérieures,

9. Olivier Galland (1984) définit l'entrée dans la vie adulte comme un triple changement de statut : « le début de la vie professionnelle, le mariage, le départ de la famille d'origine » (p. 50). C'est à travers l'identification des interactions ou des décalages entre ces trois calendriers que peuvent se comprendre les passages socialement différenciés à l'âge adulte. Le modèle de l'installation sert à montrer la nécessité économique de faire coïncider l'accès à l'emploi, le mariage et le départ du domicile parental dans les familles ouvrières.

troisième facteur de la mobilité sociale qui se joue dans le passage à l'âge adulte. La formation de ce couple hétérogame, sa mise en ménage puis la naissance du premier enfant va clore la période festive d'Amina et lui faire connaître un déplacement social de plus grande ampleur, par l'accès à la propriété du logement et par l'immersion dans l'univers familial et amical bourgeois de son conjoint. Cette mobilité sociale sera cependant remise en cause au moment du divorce d'Amina et Gabriel, après la naissance de leur deuxième enfant.

L'entrée en carrière festive semble ici constituer le point de pivot d'une trajectoire d'ascension sociale relativement atypique.

L'entrée en carrière festive semble ici constituer le point de pivot d'une trajectoire d'ascension sociale relativement atypique pour cette génération de Roubaisien-ne-s et les membres de la famille d'Amina¹⁰. Les sorties en Belgique concrétisent une prise d'indépendance économique tout en offrant les conditions d'une union hypergamique. Comme l'a déjà bien montré la sociologie du couple (Bozon et Héran, 1988), les lieux festifs ne sont pas seulement des cadres de rencontre amoureuses mais des espaces exigeant une certaine présentation de soi. Il s'agit donc de se demander à partir de quelles dispositions on s'y insère, et comment les propriétés sociales et matérielles de ces lieux interviennent dans la transformation des individus.

■ Dispositions à la fête et socialisation festive

La constitution d'un patrimoine de dispositions hétérogènes

L'adoption d'habitudes festives s'explique d'abord par l'activation de dispositions sociales et culturelles hétérogènes acquises pendant l'enfance. Au cours des entretiens, Amina évoque plusieurs passages de son enfance et de son adolescence, parmi lesquels on peut d'abord relever son retour en Algérie alors qu'elle a 4 ans. Par la suite, elle y séjourne presque chaque année cours de l'été en se rendant à Alger ou dans le Sahara, où est née sa mère. Si Mouna lui parle en français au domicile, elle se familiarise avec l'arabe auprès du reste de la famille et se nourrit de son influence culturelle. Amina décrit également une famille mélomane : son père et ses frères pratiquent des instruments de musique (son plus jeune frère est devenu batteur professionnel) et associent les deux sœurs aînées à l'écoute de disques. Elle a par ailleurs développé les acquis de sa formation en un savoir-faire artisanal dans le textile et entretient un rapport affectif et créatif au vêtement et à la mode.

10. Hormis sa sœur et son frère cadet, qui connaissent des trajectoires similaires, le reste de la fratrie d'Amina connaît plutôt des trajectoires de reclassement au sein des classes populaires, et conserve un fort ancrage à Roubaix.

Au-delà des influences familiales, le cadre socialisateur roubaisien l'amène à incorporer un sens aigu des hiérarchies sociales. Son récit témoigne à diverses occasions de sa connaissance des pratiques sociales et de consommation de la bourgeoisie locale. Lorsque sa mère commence à travailler chez une patronne du quartier, Amina est envoyée dans sa boutique de vêtements pour seconder la vendeuse. C'est notamment à partir de cette première expérience qu'elle se familiarise avec ceux qu'elle appelle « les notables de Roubaix » et leur goût des matières luxueuses, « les soies, la laine, les cachemires », se forgeant ainsi des compétences sociales : « C'était des clientes super exigeantes, elles savaient ce qu'elles voulaient. Donc j'ai beaucoup appris à côtoyer les gens, à aller vers les gens. »

Sans avoir milité directement, Amina a incorporé une sensibilité aux discours de gauche qui se construisent politiquement dans les années 1980 autour de la Marche pour l'égalité et contre le racisme (Beaud et Masclat, 2006). Elle prône des valeurs d'égalité, d'antiracisme et de dépassement des clivages de classe. En grandissant dans une ville où la classe ouvrière est encadrée à la fois par le patronat et le pouvoir municipal (Collectif Degeyter, 2017)¹¹, Amina est aussi imprégnée d'une lecture idéalisée du passé de la ville, qui entretient l'illusion d'une mixité sociale heureuse.

J'aime l'histoire de Roubaix parce que c'était une grosse ville du textile à son époque prospère, riche. Tout le monde avait du travail, tout le monde était bien. Roubaix c'était une ville très très prospère, c'était la deuxième ville après New York au début du siècle [...] Et moi j'ai connu cette période, j'étais petite, je me souviens, je voyais tout ce... C'est pas cette richesse, mais ce... je ne sais pas comment dire, ce travail quoi, les gens vivaient bien [...] À Roubaix avant, on vivait ensemble. Les riches notables du textile et les ouvriers, on se côtoyait... On se croisait dans la rue.

Il faut enfin souligner le rôle joué par certains « autrui significatifs » (de Singly, 1996) dans la trajectoire d'Amina. L'intervention du directeur d'établissement qui l'aide à entrer en CAP, désigné comme un « bon Samaritain tombé du ciel », est particulièrement déterminante. Amina raconte qu'avec sa sœur cadette, elle a été identifiée parmi les autres élèves comme « plus intelligente, plus ouverte, plus drôle » et a été reçue formellement dans son bureau pour un entretien. Cette rencontre permet indirectement de renforcer le savoir-faire technique d'Amina et contribue à la distinguer des autres enfants de classe populaire n'ayant pas été personnellement légitimés par une figure institutionnelle. Au-delà du titre scolaire, l'accent mis sur le mode d'accès à cette formation indique que cette étape est

11. Cet encadrement passe par l'implication du patronat dans le financement du logement social et par le soutien des élus aux restructurations des bases économiques de la ville.

venue légitimer des dispositions relationnelles incorporées au sein de la famille. Un titre scolaire peut ainsi venir consolider un capital non certifié incorporé ici sous la forme de valeurs d'ouverture sociale.

La formation en CAP conduit Amina à démarrer sa trajectoire professionnelle comme ouvrière qualifiée dans une usine textile. Au bout de deux ans, devant la pénibilité et la monotonie des tâches qui lui sont imposées, mais aussi face à l'amenuisement des perspectives de carrière au sein d'une industrie en déclin, elle quitte l'usine textile et trouve un emploi de serveuse dans la restauration rapide. Elle justifie ce choix par les perspectives relationnelles qu'offre la position de serveuse (« J'avais besoin de communiquer, je ne voulais pas être seule, courbée sur une machine »). Elle enchaînera ensuite plusieurs « petits boulots » dans la restauration. L'entrée dans le secteur tertiaire lui permet de réactiver les dispositions qui ont contribué à la distinguer au sein de l'institution scolaire. Elle témoigne aussi plus généralement de l'acquisition de « ressources communicationnelles » au sein des classes populaires travaillant dans les métiers de service (Schwartz, 2012).

Enfin, en 1980, en accompagnant ses frères dans un café, Amina fait la connaissance d'une jeune femme ayant déjà construit des habitudes festives en Belgique. De quelques années son aînée, Leyla a également grandi à Roubaix dans une famille ouvrière originaire d'Algérie, mais a connu des conditions de vie initialement plus favorables¹². Elle se décrit comme plus « émancipée » qu'Amina et raconte qu'elle l'a initiée, ainsi que sa sœur, aux sorties dans les clubs belges.

Par l'intermédiaire de diverses expériences et de rencontres, Amina acquiert des manières d'être et de penser liées à sa triple appartenance à la classe ouvrière, au milieu immigré algérien et à une ville rapprochant des mondes sociaux antagonistes. Son patrimoine de disposition comprend ainsi un goût pour les voyages, la musique et la mode, un sens des distances sociales, une familiarisation aux modes de vie des classes supérieures, une aisance relationnelle, et des valeurs d'ouverture et de tolérance. Sans être exceptionnelles au sein des classes populaires, elles nous intéressent en tant qu'ensemble de ressources non certifiées pouvant être reconverties dans le cadre d'expériences festives.

12. Son père vient d'une famille plus dotée que celle d'Amina en Algérie. Il arrive à Roubaix dès les années 1930 et conserve plus longtemps son emploi à l'usine, ce qui lui permet de devenir propriétaire d'une maison de ville dans laquelle Leyla dispose de sa propre chambre.

Des pratiques festives au cœur d'injonctions contradictoires

Dans les années 1980, les boîtes de nuit représentent des lieux de sociabilité et de rencontre amoureuse importants chez les jeunes de classes populaires, comme l'ont été les bals et les dancings pour la génération précédente (Schwartz, 2012 ; Bozon et Héran, 1988)¹³. Cette décennie voit également les sorties aux concerts de rock prendre leur essor (Donnat, 2011) et participer aussi bien au développement d'une culture de masse, qu'à la construction d'une identité contestataire et marginale chez les jeunes (Mauger, 2009). Dans les chiffres, ces pratiques restent toutefois soumises à un impératif économique et paraissent encore exceptionnelles. En 1981, seulement 9 % des ouvriers français ont assisté à un concert de rock ou de jazz au cours des 12 derniers mois, contre plus de 18 % chez les cadres (Donnat, 2011). Toutes classes confondues, les jeunes femmes sont ensuite restées relativement plus éloignées de ces scènes que les hommes (Donnat, 2005). La culture populaire du rock, associée à un univers de « bandes » et à des valeurs de virilité (Mauger, 2009), est surtout une culture masculine.

Dans le cas d'Amina, les sorties en boîte et au concert cristallisent les injonctions contradictoires qui pèsent sur sa position de fille d'immigré.e.s. Alors que de nombreux Roubaisiens nés dans les années 1960 découvrent la Belgique voisine dès l'enfance, en accompagnant leurs parents dans des commerces ou des bals, et y prolongent spontanément leurs pratiques à l'adolescence, la rencontre avec cette scène transfrontalière revêt pour Amina un caractère plus tardif et ne passe pas par l'encadrement parental. Son père se rend régulièrement en Belgique mais seul ou accompagné d'autres hommes, tandis que sa mère Mouna ne découvrira Mouscron qu'après le mariage d'Amina.

Le point de vue de Mouna permet de comprendre en quoi les sorties en Belgique sont perçues comme des pratiques inaccessibles dans les premiers temps de la vie familiale à Roubaix. Arrivée en 1959 à l'âge de 17 ans, elle fait l'expérience des hiérarchies sociales et spatiales qui se construisent dans le contexte colonial et qu'elle associe au caractère récent de l'immigration algérienne dans le Nord. Cette altérisation s'éprouve au sein de la courée, où se déroule la plus grande partie de son quotidien. Si ce type d'habitat s'organise comme un espace de solidarité, il s'y construit aussi des frontières sociales, sexuées et ethno-raciales. Mouna évoque ainsi les ressorts de la différenciation entre femmes « arabes » et femmes « françaises » :

13. Michel Bozon et François Héran (1988) soulignent toutefois que « la substitution de l'un par l'autre ne peut être que très partielle », les boîtes de nuit étant davantage réservées aux fractions supérieures des classes populaires que les bals.

Quand on habitait dans les courées on n'avait pas que des Arabes. On avait des Françaises aussi hein. Les Françaises, c'était des femmes... On aurait dit des pauvres... En plus c'étaient des gens qui buvaient. Nous on n'a pas l'habitude de voir ça, une femme qui boit, une femme qui fume, une femme qui... Bon, elles, elles étaient bien avec leur mari, parce qu'on disait « quand même leurs maris sont avec elles, c'est pas comme nous ». Les femmes étaient un petit peu quand même... on n'avait pas la même mentalité. [...] Mais je vous dis la ville était quand même... Pour nous c'était très très... très bizarre. [...] Les gens qui dorment dans des cours, c'est pas comme les gens dans les maisons qui donnent sur les rues ou sur les routes, des grandes maisons de maître ou des grandes maisons. On se voyait pas fréquenter ce genre de gens...

Pour Mouna, vivre dans la courée signifie être à l'écart du reste de la ville et des grandes maisons tout en étant contrainte de cohabiter avec des femmes nées dans le Nord et dont les pratiques, associées à celles des « pauvres », entrent en contradiction avec son propre mode de vie et les attentes de promotion nourries lors du départ d'Algérie. À travers son discours s'exerce une forme de mépris de classe entre fractions féminines des classes populaires. Mouna fait valoir la plus grande respectabilité des Algériennes vis-à-vis des « françaises », assise sur l'exemplarité de sa conduite au sein de la sphère domestique.

Ce contexte permet d'expliquer pourquoi Mouna exerce d'abord un contrôle strict sur les sorties de ses filles aînées à partir de l'adolescence, alors que celles-ci étaient relativement libres d'aller et venir dans le quartier durant l'enfance. En tant que filles nées en France dans les premiers temps de l'immigration de Mouna, Amina et sa sœur sont tenues de faire la double preuve de leur intégration familiale et de leur intégration sociale (Guénif-Souilamas, 2005a). Abdelmalek Sayad (1979) a montré que les parents de jeunes filles socialisées dans le pays d'immigration peuvent craindre que celles-ci ne deviennent des « enfants de la subversion ». Ce contrôle s'applique dès lors que les sorties risquent de les conduire dans les cafés et les bars du quartier. Il est par ailleurs redoublé par la crainte qu'inspirent les lieux récréatifs belges à Mouna, en lien avec son expérience de la conjugalité.

Roubaix c'était pas un endroit bien pour les hommes. Y'avait la Belgique à côté, y'avait beaucoup de gens qui allaient en Belgique, beaucoup de liberté, les femmes, les boîtes de nuit. Tu sais les... Trop de débauche... [...] Je connaissais pas la Belgique [...] Toutes les femmes disaient : « Oh ! Moi, mon mari il est parti, il est pas rentré cette nuit, parti en Belgique, il a découché ». Je voyais la Belgique comme une espèce de... une maison close. Franchement, hein ! [...] Dans le temps, si nos maris nous emmenaient pas, on pouvait pas sortir ! On pouvait pas y aller ! [...] Si jamais ton mari sait que t'es partie en Belgique, [il dit] : « Qu'est-ce que tu vas faire là-bas en Belgique ? » C'est pas un endroit pour nous, pour les femmes.

Si Mouna intervient dans le rappel d'une appartenance à l'Algérie, elle participe également d'une injonction à l'intégration en ne parlant que le français à la maison (Amina : « ma mère pensait qu'en étant en France, il fallait parler français, que c'était mieux pour nous »). Après être repartie pour deux ans en Algérie, Mouna choisit à son retour de placer Amina dans une école privée catholique de Roubaix, tout en maintenant des pratiques liées à l'islam (le ramadan et l'alimentation sans porc) et en l'emmenant chaque été à Alger et dans son village d'origine.

Dans ce contexte de socialisation plurielle qui entraîne parfois des contradictions qu'elle dit douloureuses, Amina met en place des tactiques lui permettant d'exercer un droit de sortie sans remettre en cause sa loyauté familiale. Avant ses 18 ans, elle accompagne par exemple ses frères, nés deux et trois ans après elle, lorsqu'ils se rendent dans les cafés roubaisiens, tout en restant dans l'arrière-salle, afin d'éviter les interactions avec les passants et les hommes présents au comptoir. Amina ressent alors une forme de décalage vis-à-vis des jeunes femmes qu'elle côtoie à l'école et qui font l'expérience de pratiques festives plus précoces, notamment dans le cadre de boums organisées aux domiciles, et auxquelles elle n'a pas accès durant l'adolescence.

Les pratiques d'Amina évoluent à partir de 1980, quand elle commence à travailler à l'usine et obtient son permis de conduire. Elle commence par cacher ses pratiques avec l'aide de ses frères, puis arrache son droit de sortie en prenant le risque de se brouiller durablement avec sa mère.

On a eu nos permis, des voitures, on travaillait, alors c'était boulot-dodo, boulot-dodo et puis après on sortait. Ma mère elle faisait la tête, elle me parlait pas pendant 15 jours, hein ! [...] À travailler, travailler, ben au bout d'un moment on a envie de sortir ! On entend les autres... Et puis on sortait dans des endroits sympas, on disait à ma mère : « N'aie pas peur. » Bon bien sûr il y a de la drogue, de l'alcool, des gars, mais... nous on y allait plus pour se défouler, pour danser. On était en pleine période de pêche et on disait à ma mère « T'inquiète pas. » On prenait pas d'alcool, on buvait un verre de coca toute la soirée ! [...] On allait là-bas pour écouter de la musique et se défouler, vraiment, vraiment, vraiment, on avait besoin de se défouler.

Loin des parents et du voisinage roubaisien, les lieux festifs autorisent à adopter de nouvelles conduites, comme celle de se « défouler » entre femmes. La piste de danse des bals ou des boîtes de nuit a pu être décrite « comme l'un des seuls théâtres où les jeunes des classes populaires se sentent à l'aise » (Bozon et Héran 1988). L'immersion répétée dans une foule dansante permet d'observer les autres et d'aiguiser une connaissance pratique des petites distances sociales. Elle incite à ajuster « l'apparence, la

La fête active ainsi les dispositions à l'extraversion d'Amina, sans qu'il soit besoin d'inhiber d'autres manières d'être, héritées de la famille. Au contraire, l'entrée dans la fête se réalise à la fois par le relâchement et par l'autocontrôle.

posture, le comportement envers autrui » afin d'améliorer une « image publique ordinaire » (*ibid.*). Pour Amina, l'aisance festive tient au fait de pouvoir laisser derrière elle le poids des interconnaissances roubaisiennes sans avoir le sentiment d'aller contre ses dispositions morales : elle fait l'apprentissage d'un nouveau rapport au corps mais ne boit pas d'alcool et ne recherche pas la fréquentation des hommes. La fête active ainsi les dispositions à l'extraversion d'Amina, sans qu'il soit besoin d'inhiber d'autres manières d'être, héritées de la famille. Au contraire, l'entrée dans la fête se réalise à la fois par le relâchement et par l'autocontrôle.

L'accumulation d'un capital culturel non certifié

En plus d'avoir une incidence sur les conduites corporelles, la fête intervient en effet dans la familiarisation avec la hiérarchie des productions culturelles. Amina met en avant le prestige de la programmation musicale dans les salles de concert qu'elle fréquente en la décrivant comme avant-gardiste. Elle raconte qu'elle a pu croiser Patrick Hernandez, Plastic Bertrand, les membres de Duran Duran, ainsi que différentes « vedettes américaines ». La qualité musicale contraste selon elle avec l'offre française, jugée ringarde. Amina fait l'écoute répétée d'artistes francophones et anglophones jusqu'alors inconnus et inaccessibles, qu'elle apprend à apprécier, à identifier et à classer. Il ne s'agit pas seulement de se défouler en musique mais de développer un goût cultivé pour le rock, qui séduit progressivement les classes supérieures (Coulangeon, 2010). Si elle commence par sortir en néophyte, Amina se forge au fil du temps un profil de mélomane avertie. Les sorties ne sont pas seulement récréatives, mais s'inscrivent dans un éclectisme culturel qu'elle développe en parallèle par l'écoute d'une chaîne de la radio publique belge créée en 1950 (qui émet au-delà de la frontière) et qui se spécialise dans la diffusion de la musique pop-rock.

On était très branchées musique, musique anglaise, anglo-saxonne. Et pour ça, les Belges, surtout les Flamands, c'était très avant-gardiste. Ils écoutaient des sons, une ambiance. C'était un peu Londres. C'était un peu comme Londres.

En créant un espace de pratiques partagées par une diversité de milieux sociaux, la fête offre un espace de socialisation alternatif au milieu ouvrier et semble ouvrir le champ des possibles. Elle contribue à renforcer le capital culturel acquis par Amina sous la forme d'une curiosité musicale, de savoir-faire relationnels et d'une lecture plus affûtée des différences sociales. Amina est très consciente de la détérioration des chances de mobilité sociale offerte par le travail (elle

explique aussi avoir vu ses parents « morfler »). Face à la compétition scolaire et professionnelle accrue, la fête concrétise d'abord un idéal de mixité sociale et met à distance la dureté du marché de l'emploi.

Amina prend ensuite l'habitude de se rendre dans des clubs flamands plus confidentiels et donc moins attractifs pour les résidents roubaisiens. Ces sorties la familiarisent alors avec de nouvelles formes urbaines comme l'architecture flamande des centres villes de Courtrai et Tournai ou les boîtes de nuit elles-mêmes, qui n'ont pas encore l'allure des grands complexes actuels situés le long des autoroutes.

Ça s'appelait le Skyline, c'était un endroit sublime, magnifique, un manoir avec un parc. On rentrait par une grande allée d'arbres, on pouvait rentrer les voitures à l'intérieur, on était en sécurité, un manoir sublime, avec à l'arrière une vue sur un parc, et des bons DJs.

Les descriptions précises qu'Amina livre de certaines boîtes de nuit fréquentées il y a plus de 30 ans suggèrent qu'elle n'est pas intimidée par les décors luxueux mais s'y sent au contraire « en sécurité ». Les photographies des lieux festifs cités dans l'entretien et retrouvées sur Internet montrent des foules compactes de femmes et d'hommes jeunes, majoritairement blancs, au milieu d'un décor très soigné (moulures au plafond, grandes colonnes blanches, balcons en fer forgé...). Si les pratiques festives d'Amina sont ajustées à son capital économique et s'inscrivent plutôt dans des dispositions ascétiques (elle boit un coca dans la soirée), la fête la rapproche des formes de consommation des classes supérieures en des occasions répétées.

La répétition des pratiques festives dans ces espaces plus sélectifs amène Amina à développer des sociabilités avec les barmans et les patrons. D'anonyme, elle passe progressivement au statut d'habituée dans certains clubs. Elle fait ainsi fructifier une facilité à nouer des contacts éphémères avec des milieux variés (acquise au cours de ses voyages, dans la boutique où elle travaillait enfant et par ses sociabilités scolaires) pour intégrer progressivement des milieux de plus en plus privilégiés. Au cours de l'entretien, elle prend plaisir à raconter certains détails de la vie des patrons, dont elle a mémorisé les noms, une manière de valoriser les liens personnels qu'elle a noués. Au sein même du milieu festif, elle pénètre un cercle plus réservé mêlant fêtards et acteurs de la fête. Les sorties en Belgique portent ainsi leurs fruits en favorisant le rapprochement des classes supérieures.

■ La fête, entre illusion promotionnelle et transmission intergénérationnelle

Le coût social de l'entrée dans la bourgeoisie

À 22 ans, Amina fait la connaissance dans un club de Courtrai de Gabriel Debril, né en 1961 dans un quartier privilégié de Marcq-en-Barœul, ville cossue de l'agglomération lilloise. Au moment de sa rencontre avec Amina, il est agent commercial dans le secteur automobile. Son père né en France est cadre dirigeant dans une banque. Sa mère Léone Debril, d'origine flamande, est toujours restée femme au foyer, et appartient à la branche la moins dotée de sa famille, ses sœurs ayant fait ce qu'elle appelle des « beaux mariages » avec des militaires belges haut gradés.

La rencontre n'intervient pas au même moment dans les trajectoires d'Amina et de Gabriel. Alors que pour Amina, les sorties en boîte sont des pratiques tardives et subversives, de 15 à 25 ans, Gabriel connaît une carrière festive aux pratiques très autonomes et plus diversifiées, qu'il résume sous l'expression de « belle jeunesse ». Il commence par arpenter les villages belges voisins en mobylette, puis fréquente les premiers bars où il est permis de boire de l'alcool plus tôt qu'en France, avant de découvrir progressivement les restaurants et les nouvelles boîtes de nuit qui se multiplient de l'autre côté de la frontière.

La mise en couple d'Amina et Gabriel ne peut s'expliquer seulement par le calendrier favorable de leur disponibilité biographique et la mixité sociale offerte par les boîtes de nuit belges. C'est aussi en encadrant des rites d'interaction et des formes de sociabilités spécifiques que les espaces festifs ouvrent une possible séduction entre des individus partageant certaines dispositions. Ici, leurs goûts musicaux, leur aisance dans la danse et leur habileté à converser avec des inconnus participent tout autant de leur rapprochement. En se liant avec les patrons et les serveurs de la même boîte de nuit, ils entrent en relation puis s'engagent dans un couple durable.

L'insertion dans le milieu festif belge de Gabriel s'explique par son autonomie précoce mais également par sa proximité avec les cercles de la bourgeoisie locale. Ayant grandi à Marcq-en-Barœul, Gabriel s'est lié d'amitié à l'école avec des enfants appartenant aux classes supérieures. Il compte dans son cercle proche des membres des grandes familles industrielles du Nord comme des patrons de boîte de nuit lillois.

Ces relations vont amener Amina à s'éloigner de son milieu roubaisien et la plonger dans un univers bourgeois. Après leur rencontre, le couple emménage à Tourcoing dans la maison de la mère de Gabriel. Cette étape résidentielle paraît une solution temporaire en attendant d'acheter un logement hors de la ville. Contrairement à Amina qui revendique avec fierté ses origines roubaisiennes, son conjoint et sa belle-famille perçoivent la ville comme un espace repoussoir.

Quand je me suis mariée avec le père de mes enfants, j'ai voulu acheter à Roubaix, il m'a dit : « Roubaix, hors de question » [...] Parce que c'est une ville qui a mauvaise réputation [...] Moi j'ai rien contre hein, ça m'est égal, moi je viens de Roubaix, c'est mon histoire, j'en ai pas honte, c'est mon histoire point barre. Donc je lui dis « On achète à Roubaix », en plus à Roubaix il y a plein de vieilles, belles maisons. J'aime les vieilles maisons. Donc il m'a dit : « Hors de question ». Donc sa mère, elle nous a prêté une de ses maisons.

À la naissance de leur première fille Sofia, le couple achète une grande maison de maître à Tourcoing. Les sociabilités d'Amina, jusque-là tournées vers Roubaix et les communes frontalières belges se transforment. En entrant dans la vie adulte, les pratiques festives d'Amina se transposent d'un milieu socialement mixte à un milieu très supérieur composé notamment de grandes fortunes du textile. Son expérience de la vie nocturne n'est plus associée à une indifférence aux distances sociales, comme c'était le cas lors de ses premières sorties dans les boîtes de nuit belges. Alors que le recrutement de leur public est relativement ouvert, celui des soirées citées par Amina ne s'opère que par recommandation et dépend directement du capital économique et social détenu. En se décrivant comme « acceptée » contre ses origines sociales, Amina objective ainsi le caractère irrégulier de sa présence au sein des festivités bourgeoises.

Moi je les côtoie, je les ai côtoyés surtout dans des soirées. Ils me connaissent, je les connais [elle cite le nom d'une des grandes familles du textile dans le Nord] il est venu manger ici ! On a passé des vacances ensemble, on a fait du bateau ensemble, on a mangé ensemble... Mais depuis que je me suis séparée, je les vois plus [...] J'étais acceptée ! Même si je suis d'origine maghrébine, d'un milieu... j'ai toujours été acceptée parce que je venais par mon compagnon et qu'ils avaient confiance, même les nanas après ça devenait des copines hein !

En épousant Gabriel, membre d'une famille bourgeoise et catholique (ses tantes étaient dans les ordres), Amina doit à nouveau composer avec des appartenances sociales et culturelles multiples. Mouna comme Léone, la mère de Gabriel, s'opposent d'abord à leur mariage. Léone insiste par ailleurs pour inscrire ses petits-enfants dans un héritage catholique à travers le baptême et la détermination des prénoms (le choix de Sofia et Antoine opère de ce point de vue

un compromis). Là aussi, elle constate le coût social et symbolique de cette transgression des normes d'endogamie.

Quand j'ai rencontré Gabriel ma mère n'était pas d'accord. Elle m'a dit « Déjà un mariage normal c'est des problèmes, donc si on rajoute le niveau social, la religion... plein de choses », elle me disait « ça va compliquer », mais moi j'étais fleur bleue, romantique. Je disais « Ça c'est vous les anciens, qui avez connu la guerre, nous on est jeunes, on va révolutionner le monde, on va tout changer, plus de Blancs, de Noirs ! » Et puis elle avait pas tort en fait.

Quelques années après la naissance de leur deuxième enfant Antoine, alors qu'Amina a 31 ans, le couple divorce. Gabriel quitte l'agglomération lilloise tandis qu'Amina reste dans la maison qu'ils ont achetée ensemble. Contrairement à beaucoup de femmes dont le divorce se traduit par un déclassement résidentiel, Amina conserve donc son statut de propriétaire après la séparation. Elle perd également les relations amicales construites dans le cadre conjugal, ce qui a pour effet d'interrompre sa participation aux sociabilités festives des milieux supérieurs. Elle continue à fréquenter la Belgique mais la transformation des établissements qu'elle a connus en complexes de boîtes de nuit situés le long des autoroutes ne répond plus à son goût pour la musique alternative. Ses pratiques en Belgique se limitent désormais à l'achat de tabac et des sorties ponctuelles dans certains restaurants et cafés emblématiques de sa jeunesse.

Le divorce place Amina devant le risque d'un déclassement important mais elle s'engage dans une formation Pôle Emploi qui lui permet d'exercer comme modéliste dans une entreprise locale. Elle capitalise ainsi sur son CAP et assoit son statut professionnel en devenant une collègue privilégiée du patron. Dans un contexte de reconversion des usines textiles vers le tertiaire, elle aide ce dernier à maintenir l'activité de sa petite entreprise de confection et occupe ainsi des fonctions à la fois manuelles et gestionnaires. Au bout de 6 ans, elle connaît un licenciement économique et doit continuer à travailler en tant qu'intérimaire dans plusieurs entreprises différentes. Au moment de l'enquête, Amina est au chômage et envisage de louer une partie de sa maison pour en tirer une petite rente, tout en continuant à confectionner des vêtements pour des commandes de particuliers.

La transmission intergénérationnelle de dispositions à la fête

L'examen des dispositions d'Amina montre que les transmissions parentales en contexte de migration sont des processus complexes qui ne peuvent se comprendre de manière binaire par des modèles de « rupture » ou de « continuité » avec les normes et les traditions

du pays d'origine (Lagier, 2016, p. 26). En croisant les entretiens menés auprès d'Amina et de sa mère, le rapport à la fête apparaît à la fois dans ses contradictions et ses reproductions. Si Mouna a cherché à protéger ses enfants de pratiques mettant en danger la respectabilité de la famille, elle a aussi contribué, par le conflit puis la négociation, à construire la fête comme une pratique émancipatrice. En se penchant sur la perspective des enfants d'Amina, Sofia et Antoine, la fête prend encore une autre signification et devient une ressource sociale et professionnelle.

Antoine, 24 ans, a obtenu un bac professionnel en industrie graphique et fréquenté pendant plusieurs années une école d'art située à Tournai, en Belgique. Il a ensuite vécu trois ans à la Réunion dans le cadre d'une relation amoureuse qui s'est terminée. Au moment de l'enquête, il se prépare à devenir agent immobilier indépendant avec l'aide de son père revenu vivre dans le Nord et qui a quitté le secteur automobile pour la prospection foncière. Comme ses parents avant lui, et alors que l'offre festive lilloise s'est considérablement développée depuis les années 1990, les sociabilités et les sorties d'Antoine sont d'abord tournées vers la Belgique. Il l'explique aussi bien par un intérêt économique que par l'ambiance particulière qu'il y trouve.

Les premières expériences festives de Sofia (qui a 27 ans quand je la rencontre) se sont également déroulées en Belgique dès l'âge de 16 ans. Comme Amina, elle se rend dans des bars, des salles de concert et des boîtes de nuit, et explique son goût pour les scènes musicales voisines par le contenu proposé, davantage tourné vers la « culture anglo-saxonne ». Ces sorties expliquent en partie qu'après un bac professionnel dans les métiers du design, elle choisisse de se rendre à Londres où elle rejoint finalement le milieu musical. Initialement engagée comme jeune fille au pair, elle reste 6 ans sur place et devient programmatrice musicale dans une salle de concert. Pour Antoine et Sofia, les sorties en Belgique se sont considérablement banalisées. Elles appartiennent au répertoire de pratiques accessibles aux jeunes de leur génération ayant grandi à Tourcoing et ne sont pas freinées par les parents. Comme leur mère, Antoine et Sofia voient leur capital culturel renforcé par des expériences de voyage et de fête, qu'ils convertissent pour nourrir un réseau social diversifié. Pour Sofia en particulier, l'accès à un milieu culturel musical et la constitution d'un réseau élargi ont été des voies de promotion sociale. Dans le passage d'une génération à l'autre, la hiérarchie des pratiques culturelles a évolué et les pratiques festives atypiques voire subversives d'Amina sont devenues légitimes. Alors qu'Amina puisait dans la musique rock de nouvelles manières d'être, sa fille en a fait son activité professionnelle.

De retour à Tourcoing, après les années passées à Londres, elle suit une formation BTS de décoratrice d'intérieur puis va s'installer à Paris où elle trouve un emploi de conseillère et vendeuse chez un designer de meubles situé dans les beaux quartiers. Quelques années plus tard, elle s'inscrit dans une école de cinéma, sur les encouragements de son conjoint, lui-même cinéaste. Ses fréquentations et son style de vie la rapprochent d'une élite culturelle parisienne qui s'organise notamment autour de patrons de bars et de boîtes de nuit. De ce point de vue, Sofia semble avoir converti elle aussi les ressources culturelles transmises d'une part par sa mère et acquises à Londres d'autre part. La trajectoire atypique d'Amina participe de la mobilité de Sofia par la transmission de dispositions sociales et culturelles, mais aussi par le modèle féminin qu'elle représente. La sœur d'Amina, décrite par Sofia comme ayant connu un destin « exceptionnel », joue également le rôle de figure tutélaire. Par ailleurs, la position sociale du père et le capital économique des grands-parents offrent la sécurité matérielle nécessaire pour s'engager dans des métiers culturels. La perspective intergénérationnelle montre ici que c'est à travers les « combinaisons fructueuses entre capital culturel incorporé et institutionnalisé » (Serre, 2012, p. 13) que se confirme la pente sociale ascendante de la famille.

En proposant la sociologie d'un cas, l'article a identifié les conditions d'adoption et les effets sociaux de pratiques festives qui entrent *a priori* en dissonance avec l'univers culturel d'une femme issue des classes populaires immigrées. Il met au centre de l'analyse des matériaux biographiques sur des femmes d'origine algérienne évoluant entre Roubaix et Tourcoing entre les années 1960 et 2000. Ces femmes souvent oubliées de l'histoire ouvrière du Nord – à l'exception de certains travaux (de Barros, 2005) – commencent seulement à réapparaître dans le cadre d'un renouveau de la recherche locale (Collectif Degeyter, 2017 ; Collectif Rosa Bonheur, 2019). À partir des pratiques récréatives se déroulant hors du quartier d'origine d'Amina, l'article confirme qu'une « centralité populaire » offrant des ressources liées à l'ancrage peut aussi constituer un « carrefour », relié ici par un ensemble de pratiques de mobilité et de migrations à la Belgique voisine et d'autres périphéries (Collectif Rosa Bonheur, 2019, p. 98).

Plus souvent appréhendés dans la sociologie des classes supérieures, la fréquentation d'espaces festifs internationaux a cette fois pu être abordée du point de vue de groupes minorisés. L'article montre que la participation à la fête s'opère dans la négociation d'injonctions contradictoires et la composition de plusieurs rôles sociaux. Par le travail salarié et le contrôle de ses dépenses, Amina

maintient une position d'aînée responsable, mais acquiert aussi les ressources nécessaires pour braver puis négocier un droit de sortie. Par son investissement total dans la danse et la musique, elle transgresse des normes de genre mais respecte également certains interdits familiaux.

C'est bien parce qu'elle permet d'appréhender la combinaison de facteurs qui accompagnent la mobilité sociale que l'étude d'un cas sociologique est intéressante. L'article montre à cet égard que les sorties festives peuvent jouer un rôle pivot dans une trajectoire de mobilité. À travers différents mécanismes, elles permettent de poursuivre une promotion amorcée par l'accès à un petit titre scolaire et à des revenus fixes. L'émergence d'une scène musicale transfrontalière – inscrite dans une transformation plus générale des pratiques culturelles – se conjugue à une disponibilité biographique et à l'incorporation de dispositions relationnelles favorables pour ouvrir un nouvel horizon social. C'est alors par le biais de la rencontre amoureuse que l'ouverture du champ des possibles se concrétise. Plus qu'un contexte de rapprochement de populations hétérogènes, le rendement matrimonial de la scène festive peut s'expliquer par son effet catalyseur de certaines ressources culturelles et sociales.

Pour autant, la portée transformatrice des expériences festives reste limitée. Si elles participent d'une socialisation par le « renforcement » (Darmon, 2015) d'un savoir-faire relationnel et l'accumulation d'un capital culturel musical, leurs effets s'épuisent au terme de la transition vers la vie adulte. Les contours de l'espace local évoluent par ailleurs, entre la fin des années 1990 et le moment de notre rencontre. Les inégalités sociales se sont creusées et la ségrégation s'est renforcée, ce qui rend l'ancrage d'Amina dans les classes moyennes plus fragile. Alors que l'initiation de pratiques festives s'était traduite par une forme d'émancipation féminine, le divorce conduit à une forme de rappel des origines et expose de nouveau Amina aux inégalités de classe et de genre à travers la monoparentalité et la précarisation professionnelle.

On peut donc conclure que les ressources puisées dans les espaces festifs au cours de la jeunesse ne sont pas celles qui permettent d'assurer une promotion durable. Le caractère temporairement émancipateur de la fête peut créer une forme d'illusion promotionnelle qui ne résiste pas à l'épreuve du temps, contrairement à certains déplacements sociaux consolidés par l'obtention d'un capital culturel certifié. La détention d'un petit titre scolaire et la rencontre avec son directeur d'école semblent en effet constituer des étapes plus décisives dans la trajectoire d'Amina. A l'issue de son divorce, c'est ce capital scolaire qui lui permet de gravir des échelons de l'industrie

Le caractère temporairement émancipateur de la fête peut créer une forme d'illusion promotionnelle qui ne résiste pas à l'épreuve du temps, contrairement à certains déplacements sociaux consolidés par l'obtention d'un capital culturel certifié.

textile dans un contexte salarial défavorable. Le poids relatif du capital culturel non certifié se vérifie également dans une perspective intergénérationnelle : les dispositions festives transmises par Amina à sa fille ne trouvent à s'activer que dans le contexte d'une évolution de la hiérarchie des pratiques culturelles et de la stabilisation économique des parents, permettant à cette dernière de s'engager dans une carrière artistique. L'article nuance ainsi les effets de l'éclectisme social et culturel dans les trajectoires féminines de mobilité sociale, en montrant que la pluralité des goûts et des ressources sociales doit aussi s'appuyer sur une base matérielle et institutionnelle pour ne pas entretenir une illusion promotionnelle.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Authier J., 2007 « La question des “effets de quartier” en France. Variations contextuelles et processus de socialisation », dans Authier J. (dir.), *Le Quartier*, Paris : La Découverte.
- Barros (de) F., 2005 « Des “Français musulmans” d'Algérie aux “immigrés”. L'importation de classifications coloniales dans les politiques du logement en France (1950-1970) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 159, p. 26-53.
- Beaumont A., 2017 « Le pourboire et la classe. Argent et position sociale chez les employés de l'hôtellerie de luxe », *Genèses*, 106 (1), p. 94-114.
- Beaud S., 2018 *La France des Belhoumi. Portraits de famille (1977-2017)*, Paris : La Découverte.
- Beaud S., Masclet O., 2006 « Des “marcheurs” de 1983 aux “émeutiers” de 2005. Deux générations sociales d'enfants d'immigrés », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 61 (4), p. 809-843.
- Belhandouz H., 2005 « Pour une approche anthropologique de l'éducation familiale. La question de la socialisation des filles maghrébines en France », Desmet H. (dir.), *Culture et bienveillance*, Louvain-la-Neuve, Belgique : De Boeck Supérieur.
- Bernard L., 2012 « Le capital culturel non certifié comme mode d'accès aux classes moyennes. L'entregent des agents immobiliers », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 191-192, p. 68-85.

- Bidet J., 2018 « Les frontières du genre : descendantes d'immigrés algériens face aux décalages de normes en Algérie », *Sociétés contemporaines*, 110 (2), p. 7-34.
- Bozon M., Héran F., 1987 « La découverte du conjoint. I. Évolution et morphologie des scènes de rencontre », *Population*, 42 (6), p. 943-985.
- Clément G., 2018 *Migrer près de chez soi : trajectoires résidentielles et migratoires de membres des « classes moyennes » dans un espace frontalier franco-belge*, thèse de doctorat en aménagement et urbanisme, Université Paris Est.
- Coghe J.-N., 2001 *Autant en emporte le rock : 1960-2000*, Toulon : Presses du Midi.
- Collectif Degeyter, 2017 *Sociologie de Lille*, Toulon : La Découverte.
- Collectif Rosa Bonheur, 2019 *La Ville vue d'en bas*, Paris : Amsterdam.
- Coulangéon P., 2010 « Musique : la montée de l'éclectisme des goûts », dans Coulangéon P. (dir.), *Sociologie des pratiques culturelles*, Paris : La Découverte.
- Darmon M., 2010 *La Socialisation : Domaines et approches*, Paris : Armand Colin.
- Donnat O., 2011 *Pratiques culturelles, 1973-2008. Dynamiques générationnelles et pesanteurs sociales*, ministère de la Culture, DEPS, « Culture études », 7, p. 1-36.
- Donnat O., 2005 « La féminisation des pratiques culturelles », dans Maruani M. (dir.), *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, Paris : La Découverte, p. 423-431.
- Galland O., 1984 « Précarité et entrées dans la vie », *Revue française de sociologie*, 25 (1), p. 49-66.
- Giraud F., Saunier E., Raynaud A., 2014 « Principes, enjeux et usages de la méthode biographique en sociologie », *Interrogations*, 17 [en ligne].
- Guénif-Souilamas N., 2005a « Femmes, immigration, ségrégation », dans Maruani M. (dir.), *Femmes, genre et sociétés. L'état des savoirs*, Paris : La Découverte.
- Guénif-Souilamas N., 2005b « La fin de l'intégration, la preuve par les femmes », *Mouvements*, 39-40, p. 150-157.
- Lagier E., 2016 « Les transmissions du rapport à l'engagement politique chez les enfants de migrants », *Migrations Société*, 123-124 (3-4), p. 241-256.
- Lahire B., 2004 *La Culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris : La Découverte.

- Lemercier É., 2010 « Frontières du quartier et stratégies de mobilités dans les rencontres affectives et/ou sexuelles des jeunes descendants de migrants », dans Lorcerie F. (dir.), *Pratiquer les frontières*, Paris : CNRS Éditions.
- Lentacker F., 1973 *La Frontière franco-belge. Étude géographique des effets d'une frontière internationale sur la vie de relations*, thèse de doctorat en géographie, université de Paris IV.
- Lepinard E., Mazouz S., 2019 « Cartographie du surplomb », *Mouvements* [en ligne].
- Mauger G., 2009 « Les styles de vie des jeunes des classes populaires (1975-2005) », dans Bantigny L. et al. (dir.), *Jeunesse oblige*, Paris : PUF.
- Merckle P., 2005 « Une sociologie des "irrégularités sociales" est-elle possible ? », *Idées, la revue des sciences économiques et sociales*, 142, p. 22-29.
- Miot Y., 2012 *Face à la décroissance urbaine, l'attractivité résidentielle ? Le cas des villes de tradition industrielle de Mulhouse, Roubaix et Saint-Étienne*, thèse de doctorat en aménagement et urbanisme, Université de Lille 1.
- Monay S., 2018 « Femmes dans l'armée Suisse. Une socialisation à la domination masculine », *Sociétés contemporaines*, 112 (4), p. 45-71.
- Peugny C., 2014 « La dynamique générationnelle de la mobilité sociale », *Idées économiques et sociales*, 175 (1), 18-24.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M., 1989 *Dans les beaux quartiers*, Paris : Seuil.
- Rainhorn J., 2008 « Le Nord-Pas de Calais, une région frontalière au cœur de l'Europe », *Hommes et migrations*, 1273, p. 18-34.
- Santelli E., 2009 « La mobilité sociale dans l'immigration : transmissions familiales chez les Algériens », *Centre d'information et d'études sur les migrations internationales*, 123-124, p. 177-194.
- Sayad A., 1979 « Les enfants illégitimes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 26-27, p. 117-132.
- Schwartz O., 2012 *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris : PUF.
- Serre D., 2012 « Le capital culturel dans tous ses états », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 191-192 (1), p. 4-13.

Singly (de) F., 1996

Le Soi, le couple et la famille, Paris : Nathan.

Zéroulou Z., 1988

« La réussite scolaire des enfants immigrés. L'apport d'une approche en termes de mobilisation », *Revue française de sociologie*, 29 (3), p. 447-470.